



DOSSIER DE PRESSE

DIDY

Distribution : SUDU CONNEXION

DIDY

**DATE DE SORTIE NATIONALE
LE 22 AVRIL 2026**

Documentaire / 2024 / Suisse, France / 4K / 16/9 / 84 min

**Stock DCP
Cinéo**

**Stock Affiche
Gemaci**
01 40 02 09 11
gemaci@gemaci.fr

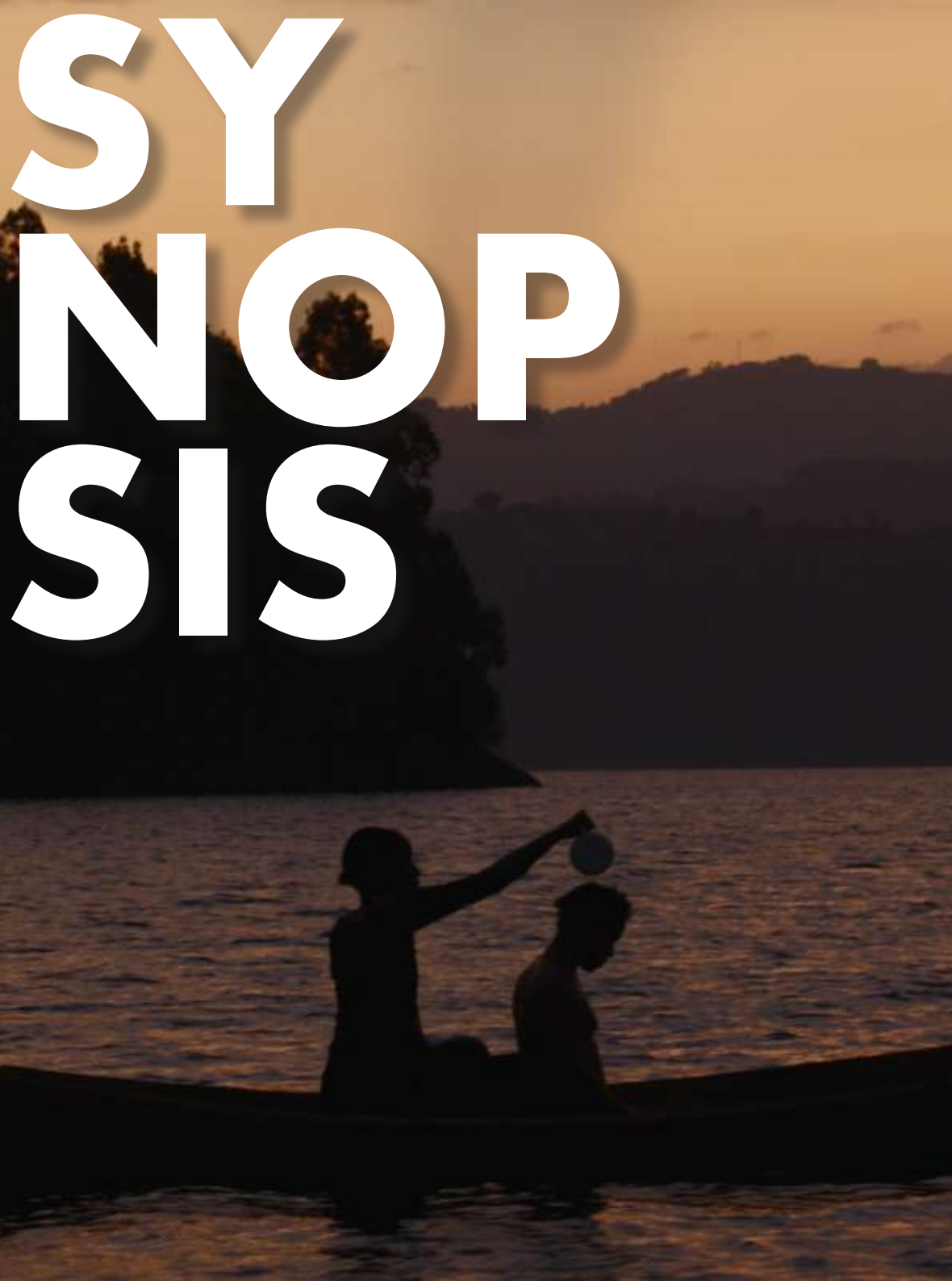
**COORDONNÉES
PROGRAMMATION**

Emna Lakhoua
06 95 28 12 81
distrib@sudu.film

N° DE VISA
167425

**COORDONNÉES
ATTACHÉE DE PRESSE**

Jamila Ouzahir
06 80 15 67 90
jamilaouzahir@gmail.com



SYNOPSIS

Gaël avait cinq ans lorsque sa mère, Didy, est morte. Les souvenirs d'elle se sont depuis perdus dans la fureur des guerres civiles, du génocide et du sida qui ont ravagé le Burundi puis le Rwanda et ont précipité son exil vers la Suisse. 30 ans plus tard, il se risque à rouvrir les pages de son histoire familiale en partant à la rencontre de celles et ceux qui ont connu sa mère. À travers sa mémoire, c'est le portrait de toute une génération de femmes rwandaises qui se dévoile, renouant le dialogue avec ceux qui portent leurs histoires.

CAR RIERE DU FILM



PRIX

Mention Spéciale

Encounters, Afrique du Sud, 2025

Prix Agnès

FIFF Namur, 2024

Prix du meilleur documentaire

Festival du Film Africain de Mashariki, 2024

Équipe technique

SCÉNARIO & RÉALISATION

Gaël Kamilindi et François-Xavier Destors

IMAGE

Eva Sehet

SON

Adrien Kessler, Masaki Hatsui, Eugène Safali,
Richard Malikonge, Didier Nors et Erik Menard

MONTAGE

Jean Reusser

PRODUCTION

ADOK FILMS (Suisse), COMPAGNIE DES
PHARES ET BALISES (France) et IYUGI PRO-
DUCTIONS (Rwanda)



Informations Techniques

GENRE

Documentaire

DURÉE

84 min

VITESSE

25 ips

ANNÉE PRODUCTION

2024

SUPPORT

HD

RÉSOLUTION IMAGE

4K

PAYS DE PRODUCTION

Suisse/France

PROCÉDÉ

Couleur

SON

Stéréo

LANGUE ORIGINALE

Française

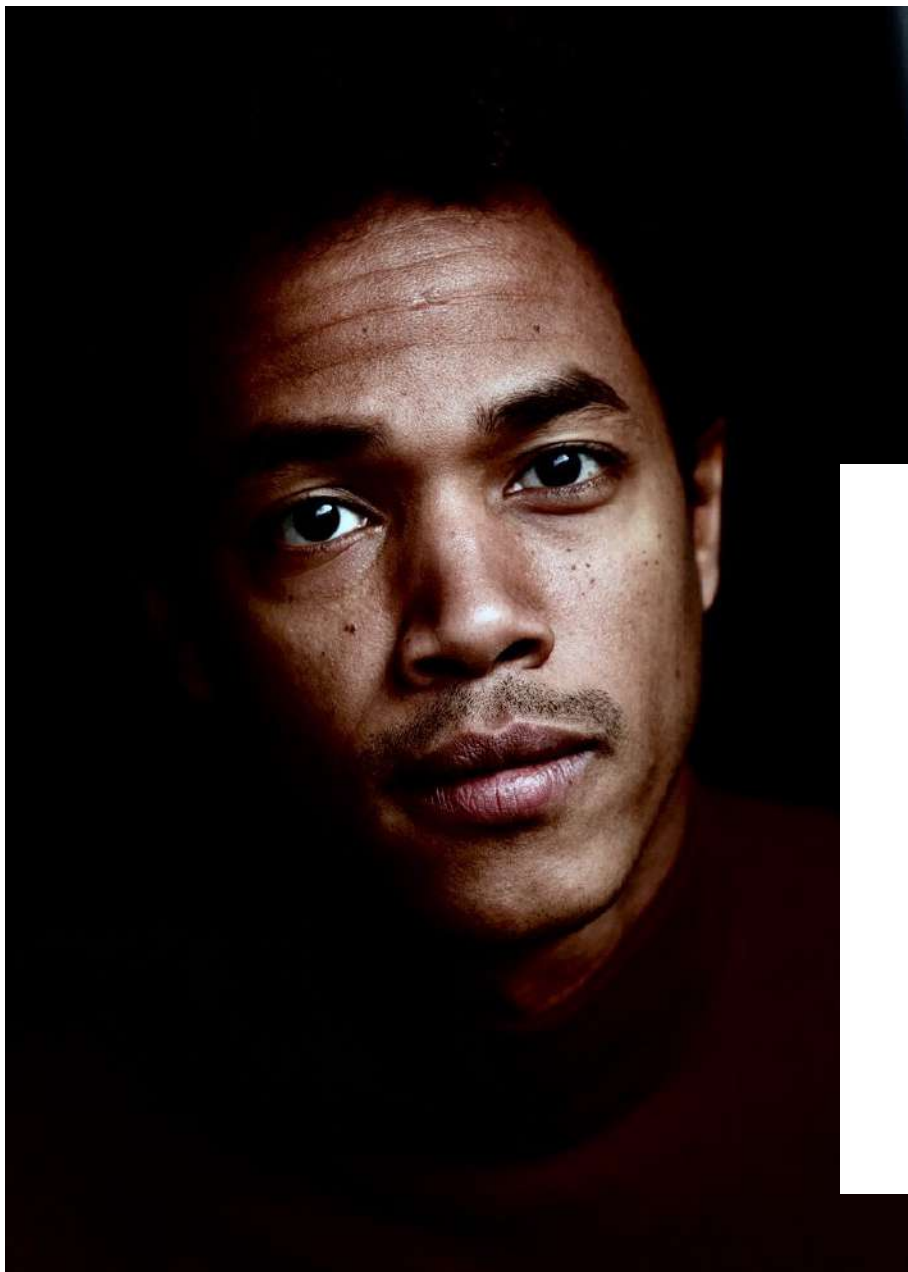
RATIO IMAGE

16/9

VERSION DISPONIBLES

VO, VOSTFR, VOSTA





Gaël KAMILINDI

Diplômé du Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris en 2011, Gaël Kamilindi est comédien. De nationalité suisse, originaire du Rwanda et d'Israël, il travaille avec différents metteurs en scène comme Bob Wilson, Jean-Pierre Vincent, Krzysztof Warlikowski ou encore Denis Podalydès, Ivo Van Hove ou Thomas Ostermeir.

Pour le petit et le grand écran, il collabore avec Mina Achache, Philippe Garrel, Eleonore Pourriat, Stéphane Ly-Cuong, Mélanie Laurent ou Catherine Corsini. Il fait partie, depuis février 2017, de la troupe de la Comédie Française.

Didy, qu'il coréalise avec François-Xavier Destors est son premier film en tant que réalisateur.



François Xavier DESTORS

C'est au Rwanda, auprès des rescapés du génocide des Tutsi, que s'est forgé son engagement de cinéaste. Après un premier livre consacré aux enjeux de représentation du génocide au cinéma, il y réalise son premier long-métrage documentaire, *Rwanda, la surface de réparation* (86', 2014).

Auteur et réalisateur de documentaires historiques pour la télévision (*Paris une histoire capitale*, *Les voix de Srebrenica*, *Les Années 68*, *Mandela, un symbole contre l'apartheid*, *Thiaroye 44*), il s'interroge sur les manières d'habiter dans l'hostilité du monde et tourne *Norilsk, l'étreinte de glace* (2018) en Sibérie et *Toxicily* (2023) consacrée à l'une des plus grandes zones pétrochimiques d'Europe. *Didy* est son quatrième long métrage documentaire.

FIL MO GRA PHIE

Gaël KAMILINDI

Taxi Moto

2026 - 21' - Fiction

Teddy Award Berlinale 2026

Didy

2024 - 84' - Documentaire

FIL MO GRA PHIE

François-Xavier DESTORS

Didy

2024 - 84' - Documentaire

Toxicily

2023 - 78' - Documentaire

Thiaroye 44

2022 - 56' - Documentaire

Rwanda, la surface de réparation

2014 - 86' - Documentaire

Notes d'intention

Gaël KAMILINDI

Didy, ma mère, est morte quand j'avais cinq ans et demi. Elle a été enterrée au Burundi, loin du Rwanda, sa terre natale. Quelques photos et le récit de celles et ceux qui ont veillé sur moi depuis sa mort, c'est tout ce qu'il me reste d'elle. Jusqu'à 4 ans, je suis seul avec ma mère au Congo. C'est là que je suis né. Puis, lorsqu'elle contracte le VIH et tombe malade, nous partons au Burundi chez ma tante, sa soeur, qui s'occupera d'elle jusqu'à sa mort en 1992. L'année suivante, la guerre éclate au Burundi. Nous fuyons, tantes, cousins, cousines, l'horreur du génocide à venir. J'ai 7 ans, j'arrive en Suisse et grandis auprès de mes tantes. J'ai laissé derrière moi, mon pays et le deuil de ma mère.

À 16 ans, j'ai réalisé que c'était dans ces blessures, ces événements que je puisais ma force. C'est ensuite, en tentant de retrouver le père qui ne m'a pas

reconnu que j'ai compris qu'on ne m'avait pas tout dit sur Didy. Animé par le désir de comprendre, de me rapprocher d'elle, j'ai cherché à renouer avec mes racines, mon pays, sa culture. À dix-huit ans, pour le passage de mon baccalauréat en Suisse, j'ai choisi de me confronter à la violence du génocide des Tutsi du Rwanda, ce pays d'où vient ma mère et que toute ma famille a dû fuir. Peu après, je suis retourné pour la première fois au Rwanda et au Burundi avec ma tante Béatrice, la grande soeur de Didy qui m'a recueilli à sa mort. Je voulais voir, sentir, apprivoiser ce pays que je porte sur ma peau. J'ai compris que ce chemin serait long.

J'ai tôt ressenti le besoin d'enregistrer mes tantes et les amies de Didy pour entendre leurs histoires marquées par les guerres, le génocide et l'exil. Je voulais archiver leur parole, garder une trace. Le vécu, les trajectoires respectives de ces femmes me mènent à Didy et à l'histoire de mon pays.

L'exil, le déracinement, la filiation, la transmission sont des sujets qui obsèdent toute une génération de Rwandais de l'étranger, surtout ceux qui comme moi sont nés à cette période qui a précédée la tragédie. Ils nourrissent les conversations avec mon amie Kayije Kagamé, comédienne elle-aussi, qui entretient comme moi un rapport singulier à ses fantômes et à notre histoire rwandaise.

Elle est née en Suisse, mais cette fracture elle la porte aussi. Nos mères étaient à l'université ensemble. Nous faisons le même métier et pas n'importe lequel. En tant que comédien, nous passons justement notre temps à incarner des fantômes. Nous sommes des vases communicants, des alter-egos. À la fois d'ici et de là-bas, nous portons nos ancêtres sur nos épaules.

Gaël KAMILINDI

François-Xavier DESTORS

Lors de ma rencontre avec Gaël, pour l'enregistrement de sa voix sur un film que j'avais réalisé en Afrique du Sud, nous avons beaucoup parlé du Rwanda. Je lui confiais ma passion pour ce pays que j'arpente depuis 15 ans, et ma fascination pour son histoire à laquelle j'ai d'abord consacré un livre – sur le cinéma du génocide - puis un long-métrage documentaire (*Rwanda la surface de réparation*, 2014). J'y ai trouvé une seconde famille et Gaël, lui, y a laissé une grande partie de la sienne. Lorsqu'il m'a confié son histoire et son désir de film, j'ai retrouvé une démarche qui m'était familière et une nécessité qui lui était vitale, commune à tant d'orphelins qui n'ont pas eu la chance de pouvoir retisser le récit de leurs origines.

Comment faire sépulture avec un film ? Comment compenser l'absence de traces et la confusion des mémoires ? Comment trouver la juste distance avec les événements historiques qui ont jalonné la vie de Didy

puis celle de Gaël ? Comment se raconter et partager un récit intime avec le plus grand nombre tout en respectant la pudeur si chère à la culture Rwandaise ?

Aujourd'hui, Gaël sait que son histoire, celle de Didy et de toutes ces femmes qui l'entourent sont aussi celles de milliers d'autres noyés dans un océan de souffrances, de milliers de morts anonymes. Comme à tant d'autres, son deuil lui a été confisqué par l'histoire, l'urgence de la survie et le silence protecteur. Il nous engage à suivre son pas, ferme et décidé, dans un rôle, le sien, celui d'un jeune artiste qui entreprend un voyage dans les méandres de sa mémoire orpheline. Il nous offre surtout la possibilité de toucher du doigt ce lien familial à la fois fragile et puissant, seul capable de résister à la folie des hommes.

François-Xavier DESTORS

“didy” est un hommage à toutes les mères

Interview croisée Gaël Kamilindi x François-Xavier Destors

Quel est votre rapport au Rwanda ?

Gaël : Le Rwanda est mon pays d'origine, celui de ma mère. C'est un pays dont j'ai longtemps été séparé. Depuis 2019, avec ce projet de film en tête, j'ai recommencé à tisser un lien continu avec ce territoire, à construire le pont avec ce que ma vie aurait pu être si l'exil ne l'avait pas brisé. J'y ai, au fil des années, créé des liens, renoué avec certain·e·s et trouvé une famille choisie. Faire le trajet vers ma mère et mon pays d'origine sur le chemin du deuil et questionner le thème du retour auprès de mes tantes, me permet d'entrevoir à nouveau le Rwanda comme une maison

François-Xavier : Le Rwanda est un pays que j'apprivoise depuis presque vingt ans. En tant que jeune historien j'ai commencé par travailler autour des enjeux esthétiques et éthiques de la représentation du génocide des Tutsi au cinéma. J'ai écrit un livre sur la manière dont les cinéastes – essentiellement occidentaux - s'y étaient

pris pour raconter un événement auquel le monde avait tourné le dos et qui défie toujours nos imaginaires (*Images d'Après*, 2010). Puis j'ai réalisé mon premier film là-bas, *Rwanda, la surface de réparation* (90', 2014, Arte) après plusieurs années de tournage à retisser une histoire politique et culturelle du football. Didy est mon second long-métrage documentaire consacré à l'histoire du Rwanda, mais je me suis engagé là-bas dans des projets multiples au service des rescapés, j'ai vu le pays se métamorphoser et les Rwandais retrouver une grande dignité. C'est un territoire absolument fascinant, une sorte de laboratoire de notre humanité.

Gaël, vous êtes comédien, pensionnaire de La Comédie Française. Qu'est ce qui vous a donné envie de réaliser un film ?

Gaël : Au départ, il ne s'agissait pas d'un film. Je voulais enregistrer l'histoire de notre famille à travers le récit de mes trois tantes, pour avoir la mémoire de leur enfance au Rwanda et celle qu'il leur restait de leurs parents et grands-parents.

Je voulais tout retranscrire en un petit recueil destiné aux membres de la famille. Et puis au fil du premier enregistrement je me suis étonné d'apprendre tant de choses sur ma mère Didy, je me suis surpris à réaliser à quel point je ne la connaissais pas. Je me suis alors mis en tête de faire un podcast sur ce que j'apprendrai d'elle. Petit à petit l'idée du podcast ne suffisait plus. Il y a tellement de choses qui se racontent sur un visage, dans un soupir, un silence; en plus de leur voix, je me suis dit qu'il fallait les voir, ces tantines! C'est comme ça que le documentaire m'est apparu comme la forme la plus juste et inévitable.

François-Xavier, vous êtes documentariste (Norilsk, l'étreinte de glace; Toxicily). Comment vous est venue l'idée de collaborer avec Gaël sur son projet de film ? :

Notre rencontre a été une évidence. J'avais demandé à Gaël d'enregistrer le commentaire d'un film que j'avais tourné en Afrique du Sud. J'ignorais qu'il était Rwandais, il ne savait pas non plus que ce pays représentait pour moi. Il m'a confié son histoire, ses trous de mémoire, ses rêves et son désir de film. Il m'a laissé prendre place à ses côtés pour penser le meilleur film possible, en tout cas celui qui pourrait ressembler le plus à l'image qu'il avait de sa mère. Pour moi c'était une chance extraordinaire de pénétrer à nouveau l'intimité d'une histoire familiale rwandaise aussi intense. Notre amitié s'est tissée dans l'écriture

de ce film qui s'est révélée être une magnifique histoire d'amour, pleine de douceur et de pudeur.

Au cinéma, le Rwanda a souvent été représenté à travers le génocide des Tutsis de 1994. Quelle a été votre approche cinématographique pour montrer autrement ce pays et sa population ?

Gaël : Je ne voulais pas faire un documentaire d'histoire, je ne suis pas historien. Je voulais partir de l'intime et remonter le fil du temps et de la mémoire à travers la paroles des personnes qui avaient connu et aimé ma mère. Évidemment la rencontre avec FX m'a permis de donner de l'ampleur au récit familial. De part son expérience et sa connaissance aigüe de l'histoire du Rwanda, on a pu s'emparer de la question historique ainsi que du génocide perpétré contre les Tutsi avec délicatesse et parcimonie, je crois, tout en restant fidèles à mon désir premier: raconter l'histoire d'un pays, faire le portrait de ma mère et celui d'une génération à travers le récit et les expériences vécues par les personnes qui en parle.

François-Xavier : Notre première intention c'était de retrouver *Didy*, de partir sur ses traces. Gaël désirait retrouver sa tombe dans un cimetière de Bujumbura et revenir avec ce qui restait d'elle au Rwanda, la terre natale d'où elle avait été chassée.

En 2022, en repérages au Burundi, nous nous sommes rendu compte que les tombes n'existaient plus, qu'il n'y avait plus rien. Alors nous avons cherché *Didy* en chacune de ses sœurs et de ses amies, nous l'avons cherchée dans les lieux qu'elle a arpentés, surtout nous avons cherché à l'évoquer, à rendre sa présence concrète, à lui redonner vie comme dans un rêve éveillé, entre réel et fiction.

Coproduit avec la Suisse et la France, le film donne aussi la parole à une nouvelle génération de rwandais vivant dans la diaspora, à l'image de l'actrice Kayije Kagame, (repérée dans Saint Omer d'Alice Diop). Comment est venue l'idée de l'impliquer dans le projet et de tourner avec elle en Suisse comme au Rwanda ?

Gaël : Kayije et moi nous connaissons depuis l'adolescence, nos mères se connaissaient également. La mémoire de *Didy* refait surface dans le film par le choc de deux générations : celle qui a vécu l'horreur et celle qui en hérite. Avec Kayije nous partageons cette appétence pour parler des choses qui ne se voient pas forcément, qui se nichent entre les lignes, les silences, ce goût pour raconter de différentes manières possibles l'indicible, l'invisible. Nous portons tous nos ancêtres sur nos épaules. Chaque fois que je regarde Kayije, j'ai l'impression que ma mère n'est pas loin.

François-Xavier : La ressemblance entre Kayije et *Didy* est sidérante, Gaël l'a vécu intensément et cela a

donné une grande force au film. Le symbole est puissant: Kayije comme Gaël incarnent une nouvelle génération de Rwandais qui ont grandi dans l'exil et qui renouent avec leurs origines grâce à la création artistique. Ce sont eux qui aident à faire le pont, à mieux comprendre comment appréhender depuis l'Europe le Rwanda d'aujourd'hui. Il était naturel qu'elle intervienne dans le film, ne serait-ce qu'en tant qu'amie et confidente.

Après un remarquable parcours dans les festivals du monde entier (IDFA, Namur, Visions du réel, Mostra de Sao Paulo), le film est sorti en salles en Suisse et sortira prochainement en France. Quelle dimension la sortie salle peut-elle conférer au film ?

François-Xavier : Dès le départ, Gaël et moi avons pensé le film pour le cinéma. Nous avons filmé en 2.35 avec le désir de donner un maximum d'ampleur aux paysages dans lesquels le spectateur devait plonger, comme nous, à la recherche de *Didy*. La quête de Gaël revêt de multiples formes mais nous voulions qu'elle se ressente à l'écran comme une expérience organique, sensorielle. Seule la salle de cinéma permet au film de se révéler dans toute ses potentialités. D'autant qu'elle permet aux gens de se rassembler, de partager des souvenirs, de se raconter des choses que le film libère, comme ça a été le cas dans les nombreux festivals et lorsque le film est sorti dans les cinémas suisses.

Gaël : Tout est dit. C'est vrai qu'avec l'ère Netflix and chill, où l'on peut mettre pause ou regarder les films en vitesse accélérée (no judging, il en faut pour tous les goûts) je trouve que la salle de cinéma est presque devenu un lieu de "rituel". Pour donner un exemple : voir *Black Panther WAKANDA* entouré de 600 personnes afrodescendantes dans une salle m'avait redonné énormément de force. Voir *didy* au cinéma invite les spectateur·ice·s à entrer dans un certain rythme et à mettre leur quotidien de côté le temps d'un film.

Depuis sa première mondiale à Visions du Réel en 2024, quelles réactions vous ont le plus touchées :

Gaël : Quand certaines personnes m'ont confié avoir regardé le film avec leur mère, leur tante, leur grand-mère et que le lendemain matin, celles-ci leur racontaient, dans la cuisine, une anecdote sur leur enfance, que ce soit un souvenir lié à une joie ou une grande peine, je me suis dit que c'était l'une des plus belle chose que ce film pouvait continuer de faire: délier les langues, ouvrir la voix, réunir les générations et consoler les blessures à travers la parole.

François-Xavier : J'ai été extrêmement touché par toutes ces femmes qui sont trop longtemps restées dans l'ombre et qui ont accepté, par amour pour Gaël, de nous confier un peu de leurs vécus. Elles ne se rendent probablement pas compte à quel point cet acte délie

les langues de tellement d'autres. Je me souviens d'une femme qui m'avait dit que le film lui avait permis de s'affranchir de la peur de retourner dans son pays natal après en avoir été brutalement arrachée. « *didy* » est un hommage à toutes les mères. A celles qui ont traversé la douloureuse histoire du Rwanda, depuis la colonisation jusqu'au génocide. C'est un film "sépulture" qui parle à plusieurs générations dont les liens ont été déchirés par des décennies de violences. C'est un film qui répare, qui est aussi destiné à tous ceux, ici et ailleurs, qui n'ont pas pu faire leur deuil et qui vivent tant bien que mal avec leurs fantômes.



SUDU CONNEXION

Siège social : 23 rue Baudin 93310 Le Pré Saint Gervais - FRANCE

festival@sudu.film

contact@sudu.film

www.sudu.film